

Le cri de l'artiste Nikita Kadan, réfugié dans une galerie de Kiev

ENTRETIEN. Depuis Kiev, l'artiste ukrainien raconte son quotidien dans une ville en guerre, où il veut « rester le plus longtemps possible pour témoigner ».



Propos recueillis par Valérie Marin La Meslée



Publié le 04/03/2022 à 16h00



Réfugié dans la galerie d'art contemporain Voloshyn et ses réserves, au sous-sol, en plein centre de Kiev, l'artiste Nikita Kadan n'a pas l'intention de quitter la ville où il est né en 1982. Ses parents vivent aussi dans la capitale ukrainienne. Il aurait dû partir à Vienne, vers une résidence d'artistes en Autriche, quand Vladimir Poutine a attaqué son pays, qu'il ne peut pas quitter et où il veut rester. Pour témoigner. Il faut dire que Nikita Kadan a toujours été un artiste engagé, dès la révolution orange, dans le collectif R.E.P., Revolutionary Experimental Space.

On peut approcher son travail ces jours-ci, via sa galerie parisienne Poggi, qui consacre un espace à l'Ukraine, au vu de la terrible actualité, et partagera le bénéfice des œuvres de Kadan entre l'artiste et des associations ukrainiennes. Le centre Pompidou programme aussi le 9 mars une soirée de solidarité avec les artistes Ukrainiens. C'est le jeune commissaire d'exposition et critique d'art Sasha Pevak, d'origine ukrainienne et russe, installé à Paris depuis huit ans, qui nous a mis en relation avec Kadan. Il est lui-même très actif auprès du milieu de l'art ukrainien via le collectif de recherche Beyond the Post Soviet, sur les liens et perspectives pouvant unir et parfois réconcilier les pays de l'ancien bloc de l'Est. Terrible ironie du sort : en quelques jours, ce collectif, augmenté, est devenu un centre de ressources actif pour aider les artistes à trouver refuge dans les différents pays membres, mais aussi à sauver les œuvres. Nikita Kadan s'y emploie, depuis Kiev, d'où il a répondu à nos questions en nous adressant des selfies de son décor actuel, un abri-art à la mémoire tragiquement réactivée.

Le Point : Où êtes-vous installé ?

Nikita Kadan : J'ai emménagé au troisième jour de la guerre dans cette galerie au sous-sol de l'immeuble où j'habite, qui a été un abri antibombe à l'époque soviétique... et qui se retrouve à protéger les gens, de nouveau. Je dors là, j'ai même organisé une exposition de groupe avec des pièces historiques et des œuvres contemporaines d'artistes ukrainiens, car la galerie entrepose des œuvres d'artistes de différentes générations. Quand je sors d'ici, à ma gauche se trouve un musée d'art d'Occident et d'Orient et à ma droite un musée d'art russe [Kyiv Picture Gallery, NDLR] avec une brillante collection d'icônes, et tout cela est situé dans cette rue. Je vis dans la galerie avec celui qui est en charge des réserves, ainsi que sa sœur et son ami. Nous ne sommes plus que quatre depuis que les deux artistes qui vivaient ici avec leurs familles sont partis vers l'ouest du pays car ils ont des enfants.

À quoi ressemble votre quotidien ?

L'essentiel de mon temps est consacré à trouver de la nourriture, à parler à la presse, à coordonner des actions pour sauver des œuvres, notamment celles d'un peintre ukrainien dont les œuvres se trouvaient dans un petit appartement familial et qu'il faut protéger, la famille en étant responsable. Plusieurs institutions ont proposé leur soutien pour sauver ces œuvres, mais il faut les acheminer jusqu'à la frontière roumaine. Or il y a des files et des files de voitures, il n'est pas facile de l'atteindre... Ma ville aujourd'hui est pleine de gens armés partout, c'est devenu un territoire d'autodéfense, on entend des explosions, des sirènes d'alarme.

Avez-vous songé à quitter Kiev ?

Je devais quitter Kiev pour rejoindre Vienne puis une résidence d'artistes à Krem, en Autriche, qui commençait le 1^{er} mars. Mais je ne peux pas. Je veux rester pour témoigner, le plus longtemps possible, être témoin de cette expérience, savoir ce qui passe, dans votre propre corps. Il y a un mot ukrainien pour dire cela, *trevoga*, qui mêle anxiété et adrénaline, j'en ai fait le titre de l'exposition que j'ai agencée, car c'est une manière de décrire la situation générale.

À LIRE AUSSI

Autour de Kiev, la bataille pour la route de l'aéroport

Pouvez-vous créer dans ce contexte ?

Je dessine, je fais de petites scènes et, surtout, je coordonne au maximum des projections de vidéos d'artistes ukrainiens au musée Castello de Rivoli, à Turin, pour une soirée intitulée « Lettres du front ». Je ne bouge pas. Je poste des photos sur Instagram, une orchidée qui avait été laissée par des gens en fuite, une poussette que je voyais chaque jour avec angoisse devant la porte de l'immeuble, laissée par des voisins du dessus qui ont des enfants, mais qui ne l'ont pas emportée en descendant dans les abris. Ils l'ont laissée là, dans la rue.

Comment êtes-vous informé, et comment communiquez-vous ?

On se voit entre voisins, on échange sur les informations. Je regarde les nouvelles sur Internet, j'essaie de suivre ce qui se passe. Sur Instagram, beaucoup. J'ai vu les images des habitants de Marioupol qui ont tenté de repousser les véhicules militaires russes à mains nues, sans aucune arme.

Ressentez-vous une solidarité internationale ?

Je sens une très grande solidarité venue de l'étranger, elle peut surtout aider ceux qui sont partis vers l'ouest comme réfugiés. Mais pour nous qui restons, elle est importante aussi, car elle nous rend visibles. La visibilité de l'Ukraine est un instrument de survie, mais pas une garantie... J'apprécie tous ces projets de solidarité et nous avons tant à dire, mais, en même temps, c'est tellement bizarre de voir que la communauté internationale et le monde de l'Ouest, et tous les pays, à l'Ouest et à l'Est, n'ont pas encore fermé le ciel. Or nous sommes bombardés. Et comment ne pas penser au scénario de Sarajevo...

Quel peut être le rôle de l'artiste dans ce contexte ?

Les artistes peuvent créer de la visibilité. Après la guerre, sans doute, ils pourront analyser ce qui se passe, aider à comprendre, mais pour l'heure nous avons besoin de visibilité et de solidarité.

À LIRE AUSSI

Comment le cinéma a mis en scène la mainmise des Russes sur l'Ukraine

Qu'est-ce qui, dans votre travail jusqu'ici, pouvait laisser prévoir ce qui arrive ?

J'ai beaucoup travaillé sur les expériences de la guerre dans l'est du pays, j'ai toujours été en grande empathie avec les gens qui survivaient dans cette zone. Je considère le peuple du Donbass comme pris en otage par l'impérialisme russe. Je n'ai jamais eu cette fibre nationaliste que Poutine blâme chez les Ukrainiens. Mon attitude a toujours été profondément antinationaliste. Et maintenant, je vois les mêmes ruines, les mêmes explosions, ici dans ce territoire. J'avais déjà le sentiment que ça n'allait pas s'arrêter avec le Donbass. Que cela viendrait jusqu'à nous. J'ai beaucoup voyagé à travers le Donbass. À l'automne 2014, j'ai travaillé avec des musées historiques là-bas. J'ai exposé à Venise avec des ruines venues de l'Est, pour montrer à l'Ouest des preuves de ce qui se passait. S'ils ne le croyaient pas, c'était une façon de dire : *Allez-y, touchez du doigt, c'est vrai*. À la Biennale d'Istanbul, en 2015, j'ai fait un travail sur l'histoire du Donbass et présenté une installation intitulée The Shelter- L'Abri. Et maintenant, dans ma ville, je suis dans un abri.

À LIRE AUSSI

Six romans essentiels pour comprendre la crise ukrainienne

Avez-vous des contacts avec des artistes russes ?

Oui, j'avais de nombreux contacts et collègues parmi la communauté artistique. Mais beaucoup d'entre eux ont quitté la Russie. Mes plus proches amis vivent à Bangkok. Il y a eu des mouvements artistiques anti-Poutine qui ont beaucoup compté, et des actions pour dire que de jeunes soldats russes sont morts dans les territoires ukrainiens ces jours-ci. Je suis surpris de ne pas voir naître le début d'une révolution chez les Russes, car Poutine tue son propre peuple.

Que voyez-vous venir ?

L'horreur. La communauté internationale doit comprendre que se lever pour l'Ukraine signifie se protéger elle-même aussi, car nous vivons dans une maison commune qui brûle. Ou alors, demain, nous vivrons dans le monde de Poutine. Il nous faut une alliance internationale, ou c'en est fini de la belle démocratie de l'Ouest et des droits humains. Cette planète doit se protéger de Vladimir Poutine, il est un danger pour nous tous et j'espère que l'Ouest va le comprendre aujourd'hui. Car demain, ce sera trop tard.



À LIRE AUSSI

Découvrez la New York de l'Ukraine

Consultez notre dossier : [Bruits de bottes en Ukraine](#)

[GUERRE EN UKRAINE](#)

[CULTURE](#)

[ARTS](#)

Soyez le premier à réagir

Le Point
La France et l'Algérie
Deux siècles d'histoire

NOUVEAU
HORS-SÉRIE DISPONIBLE
La France et l'Algérie
Je découvre

Tout pour faire **Le Point**

